



### La relative apathie du peuple chrétien

L'Église officielle, pourrait-on dire, a mis du temps à s'intéresser à la question écologique. Elle prend lente-

ment conscience des défis écologiques actuels. Trop lentement à mon goût, bien sûr, mais une institution comme l'Église ne fait pas de virages brusques. Pour utiliser une métaphore biologique, c'est une institution qui avance par péristaltisme, par contraction et progrès lents. Nous référant à la symbolique de la barque, nous pensons aussi à un navire qui peut virer assez court grâce à son gouvernail et à une inversion de moteur. La réalité est plus complexe. Si l'expérience de Vatican II a correspondu à ce qu'on peut appeler un changement de cap, l'après-Concile, avec le conservatisme de Jean-Paul II, a correspondu à une période d'inertie considérable. Il est donc heureux que, malgré tout, il y ait eu une certaine vigilance à l'égard du signe des temps que constitue la crise écologique. En théologie, un signe des temps est une situation prophétique qui interpelle l'Église et l'invite à agir en un sens donné. Ainsi, pour la question féministe (si mal reçue dans l'Église), ainsi pour les défis de la justice et de la faim, pour la course aux armements, etc. La crise écologique est une crise radicale qui se rapporte au développement de l'être humain dans l'histoire. Elle est un signe que nous faisons collectivement fausse route et qu'il est urgent de modifier notre façon de prier, de penser et d'agir.

Tous les textes officiels parlent plus ou moins explicitement de conversion écologique. Une conversion c'est un retournement du cœur, un changement de cap. Une révolution implique la destruction d'un ordre ancien et la mise en place d'un ordre nouveau. Une conversion suppose un constat d'erreur et un réajustement de la vie.

Or, manifestement, cette conversion n'a eu lieu ni dans l'Église hiérarchique ni dans le peuple chrétien. Malgré de bons textes prophétiques, l'ajustement reste

marginal. Probablement, dans le peuple chrétien, nous restons convaincus que les choses vont plutôt bien, que tout va continuer comme avant, qu'il y aura bien quelques ajustements cosmétiques mais que la science et la technologie nous procureront les ressources nécessaires pour éviter le pire. De toute façon, pense-t-on, les questions de la nature ne se rapportent ni à Dieu ni à l'aventure spirituelle de notre époque.

Depuis trente ans, j'ai été invité à de très nombreuses occasions à prendre la parole en Église sur l'environnement. Premier constat, il y a beaucoup moins de gens présents que si le thème abordé faisait partie du discours chrétien courant : la prière, l'éthique sexuelle, le vieillissement, l'absolution collective, etc. Cette attitude est fort compréhensible et prend appui à mon sens sur trois perceptions : l'environnement est sale, il est complexe, il relève de la politique.

L'environnement est sale : cela réfère à la pollution, à la mort, à la détérioration, à ce qui sent mauvais et constitue un risque pour la santé. La lutte écologique porte presque toujours sur la pollution, avec des images terrifiantes : bébés phoques, oiseaux couverts de pétrole, plages souillées, décharges à ciel ouvert, fumées d'usines, champignons atomiques, etc. Depuis trente ans, la littérature écologiste nous enferme dans l'horreur et la violence au point que le premier sentiment que nous éprouvons est un sentiment de répulsion. Cela ne fait pas penser à Dieu, à la paix intérieure, à la joie et à la consolation.

Deuxièmement, l'environnement est complexe. Pour trouver la solution adéquate, il faut comprendre comment fonctionne le système écologique et déterminer quelle action il convient d'entreprendre pour améliorer durablement la situation. Par exemple, à mon avis, l'élimina-

tion des moustiques par l'épandage d'insecticides même biologiques (b.t.) est une mauvaise solution. L'intention est bonne (se protéger du virus du Nil), mais la solution est plus complexe. En détruisant massivement les larves des insectes, nous perturbons la chaîne alimentaire et affaiblissons le réseau vital dont nous faisons partie. La formule bien connue de René Dubos s'applique parfaitement ici : penser globalement, agir localement. On rend un mauvais service aux chevreuils en éliminant les loups. On nuit aux écureuils (qui sont des rongeurs) en les nourrissant de noix tout au long de l'hiver. Parfois, des gestes simples ont un effet direct et bénéfique : utiliser moins son auto, rouler moins vite, manger plus de légumes et moins de viande. Mais souvent les réponses adéquates demandent une analyse relativement complexe. Ainsi, les pluies acides sur le Bouclier canadien sont en partie le résultat des luttes écologiques menées contre la pollution industrielle dans le sud des États-Unis. La pollution a été déplacée mais n'a pas été supprimée. Elle s'est complexifiée.

La troisième raison est que l'environnement relève de la politique. Or la politique fait peur parce qu'elle est complexe, qu'elle suppose des conflits. On connaît la phrase de Mao : « La guerre est une politique avec effusion de sang, la politique est une guerre sans effusion de sang. » Or l'essence du christianisme c'est l'amour, l'amour inconditionnel de l'autre, des autres, y compris de nos ennemis. Qui dit politique dit luttes, affrontements, tensions, pouvoir, recours à la force de la loi et à la raison d'État. De plus, de nos jours, la politique a des relents de conflits d'intérêts, de scandales, de jeux de coulisses. Les médias, qui sont le 4<sup>e</sup> pouvoir (le pouvoir exécutif : le gouvernement ; le pouvoir législatif : le pouvoir de faire

des lois; le pouvoir judiciaire: les tribunaux), sapent de diverses manières l'appareil politique et lui enlèvent de la crédibilité.

Sans formation et sans engagement en politique, le peuple chrétien aura toujours de la difficulté à allier lutte écologique et conscience chrétienne. On a tendance à s'en tenir à la sphère du domestique et du privé: le bon chrétien doit vivre plus modestement, recycler les matières résiduelles et avoir une bonne pensée pour la Terre. Aller plus loin ce serait tenter le diable.

### Chapitre 3

## LA NÉCESSAIRE CONVERSION

**A**YANT MONTRÉ, d'une part, la gravité de la crise écologique et, d'autre part, l'intérêt plutôt marginal que l'Église lui accorde, nous voyons qu'une conversion est nécessaire. Au sens restrictif du mot, on ne se convertit qu'à Dieu. Je prends le mot dans son sens usuel de changement radical, de retournement, de déplacement de l'axe d'une vie. En ce sens global, se convertir c'est comprendre et aborder autrement une question. Ainsi de quelqu'un qui, à la suite d'une maladie ou d'une prise de conscience profonde, change radicalement son style de vie, cesse de fumer, diminue sa consommation d'alcool, suit un régime sévère. Au bout d'un certain temps, nous constatons que la personne ne pense plus sa vie de la même façon, que sa relation à son corps a changé. Elle vous dira qu'elle n'a plus la même attitude face à la vie. Parfois, la conversion n'est qu'apparente. La personne a adhéré à un groupe qui a grandement influé sur elle et lui a fait faire des progrès rapides, parfois spectaculaires. Mais une fois le but atteint, la personne retombe dans ses vieilles habitudes et sa situation devient pire qu'avant. Mais quand il y a une véritable conversion, le retour en arrière est impossible.

**Pourquoi Dieu vous a-t-il créé?**

Dieu m'a créé pour le connaître, l'aimer et le servir en ce monde, et pour être heureux avec lui dans le ciel pendant l'éternité. (Catéchisme de Québec : Question 4)

Dans la réalité toutefois, la relation au monde est facilement perçue comme instrumentale. Le concile Vatican II a sur ce point des paroles très fortes, en particulier dans la constitution pastorale sur « l'Église dans le monde de ce temps » (*Gaudium et Spes*). Une constitution pastorale n'est pas un exposé de la doctrine de l'Église, mais un texte définissant la position de l'Église sur un sujet précis à un moment donné. Adopté en 1965, *Gaudium et Spes* insiste sur les joies et les espoirs du monde de 1965. Cet espoir c'est celui de la justice et de la paix, de la lutte contre la misère et l'inégalité, pour la libération des peuples, pour le développement. À cette époque, l'Église n'avait pas conscience de l'existence d'une crise écologique. Elle a en quelque sorte fait siennes les préoccupations productivistes des militants pour la justice. D'où des expressions très fortes qui témoignent d'un anthropocentrisme très efficace. Qu'on en juge par les trois citations suivantes :

Croyants et incroyants sont généralement d'accord sur ce point : tout sur terre doit être ordonné à l'homme comme à son centre et à son sommet. (12, 1)

Cette ressemblance (de l'homme à Dieu) montre bien que l'homme, seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver que par le don désintéressé de lui-même. (24, 3)

Loin d'opposer les conquêtes du génie et du courage de l'homme à la puissance de Dieu et de considérer la créature raisonnable comme une sorte de rivale du Créateur, les chrétiens sont au contraire persuadés que les victoires du genre humain sont un signe de la grandeur divine et une

conséquence de son dessein ineffable. [...] On voit par là que le message chrétien ne détourne pas les hommes de la construction du monde et ne les incite pas à se désintéresser du sort de leurs semblables : il leur en fait au contraire un devoir plus pressant. (34, 3)

Il est difficile d'être plus affirmatif pour ne pas dire triomphant. Tout doit-il être ordonné à l'être humain comme à son centre et son sommet ? Qui peut dire que l'être humain est la seule créature sur terre voulue pour elle-même par Dieu ? Qui peut chanter d'une manière si totale le bienfait de la construction du monde ? L'intention des auteurs est généreuse. La volonté de justice correspond à une option de gauche, pourrait-on dire. Mais c'est une option sans enracinement écologique. L'être humain ici n'est pas perçu comme un membre d'une communauté biotique, un membre à part entière. Il n'est pas considéré comme solidaire des autres êtres vivants. Dans la catéchèse, on insiste beaucoup sur le rôle de l'être humain comme co-créateur avec Dieu.

Ce ne sont pas là des hérésies. Les propos qui ont été formulés sont inappropriés dans le contexte d'aujourd'hui. Dans son incessante relecture de l'Écriture, l'Église doit trouver des pistes nouvelles d'interprétation et d'action en réponse à l'appel angoissant qui sourd de partout. Elle doit entendre le cri de la terre et des pauvres.

Dans les chapitres suivants, je définirai un certain nombre de tâches à accomplir dans une pastorale axée sur la préservation de l'environnement.

Il s'agit d'abord d'élaborer une nouvelle image de l'être humain et du monde qui contribue à remédier à la crise actuelle. C'est une tâche considérable et urgente (chapitre 4).

Il s'agit ensuite d'inscrire l'environnement dans la prière liturgique (chapitre 5).

Il s'agit ensuite de prôner la simplicité de vie dans une perspective de solidarité et d'équité à l'égard des démunis de la Terre (chapitre 6).

Il s'agit enfin d'harmoniser la politique et la gestion interne de l'Église en tant qu'institution (chapitre 7).

Les limites du présent essai ne me permettent pas de traiter de sujets tels que l'éducation en matière d'environnement, l'éthique de l'environnement, l'éthique de la science et de la technologie. Il faudrait pour cela un livre complet.

En guise de complément au présent chapitre, j'ajoute une courte note sur l'anthropocentrisme. Cette note sert aussi d'introduction au chapitre suivant.

### Note sur l'anthropocentrisme

Ce qu'en environnement on appelle l'anthropocentrisme ou l'approche anthropocentrique se définit comme le fait d'aborder l'environnement du point de vue de l'humanité. L'être humain (en grec: *anthropos*) est placé au centre du monde et c'est en fonction de lui que le reste est envisagé.

En astronomie, avant Galilée, on affirmait que la Terre était située au centre de l'univers. Le Soleil et les étoiles semblaient tourner autour de la Terre, comme si celle-ci était le centre. Dans le langage courant, ne dit-on pas que le Soleil se lève et se couche? Galilée a établi que la Terre tournait sur elle-même et tournait autour du Soleil. Puis, on a découvert l'immensité de l'univers, les limites de notre galaxie. Enfin, on a appris que des milliards de galaxies tournoyaient dans un univers dont on ne sait s'il

a un centre ni quelles sont ses limites. La Terre est une petite planète tournant autour d'une étoile moyenne dans une galaxie ordinaire (La Voie lactée).

En environnement, il se passe un peu la même chose. L'être humain cesse d'être au centre et se voit maintenant comme une forme de vie parmi d'autres. Dans *The Land Ethic*, Aldo Leopold dit qu'il faut cesser de n'avoir sur l'environnement qu'un regard économique comme si tout n'était pour nous que ressources. Au lieu de ne voir les choses qu'à partir de notre intérêt, pouvons-nous prendre le point de vue de l'animal, de la plante, de la source, de la montagne, de la pierre (Leopold, 1966, p. 238-264)? Peut-être vous souvenez-vous du film *How the West Was Won*. Un Amérindien a dit que le titre devrait être *How the West Was Lost*. Tout dépend du point de vue de l'observateur. C'est ainsi que, depuis plus de trente ans, on fait le procès de l'anthropocentrisme, qu'on prône des approches centrées sur autre chose que l'être humain. On évoque en général une approche centrée sur la vie, une approche biocentrée. D'autres vont plus loin et favorisent une approche cosmocentrée, centrée sur l'univers.

En 1973, le célèbre philosophe Arn Naess a suggéré de distinguer deux tendances en environnement: l'écologie molle ou superficielle (en anglais, *swallow*) et l'écologie radicale ou profonde (en anglais, *deep*). C'est assez tendancieux: qui refuserait d'être profond et qui accepterait d'être superficiel?

À partir de cette opposition fondamentale (anthropocentrisme et biocentrisme, *swallow* et *deep*), toute une série d'autres notions vont venir se greffer. Le milieu écologique n'a-t-il qu'une valeur instrumentale? Il serait injurieux de l'affirmer. Il faut donc lui reconnaître une valeur intrinsèque. Qui dit valeur intrinsèque dit aussi

droit. D'où le débat sur le droit des animaux, sur le droit de la nature, opposables l'un et l'autre aux droits de l'être humain. Il y a eu sur ce point d'interminables débats. D'où le risque aussi de dérives antihumanistes, comme l'a montré récemment le cas de l'opposant à la chasse aux phoques qui s'est réjoui de la mort de trois chasseurs madelinots.

Il est possible de distinguer au moins quatre types d'approches environnementales :

- 1) un anthropocentrisme pur et dur qui considère le milieu écologique comme un moyen dont l'être humain peut se servir à sa guise. Cette approche est techniciste et utilitariste. Elle est souvent prônée par les chrétiens ;
- 2) une approche anthropologique modérée qui reconnaît la dignité transcendante de l'être humain et aussi la beauté, l'équilibre et la légitimité du milieu écologique. Le monde est un jardin qu'il faut cultiver en modelant son action sur celle de Dieu. C'est la thèse de l'intendance confiée par Dieu, la thèse du *stewardship* ;
- 3) une approche biocentrique modérée qui part de la vie, reconnaît des droits à la nature et refuse de séparer l'être humain de son milieu ;
- 4) une approche biocentrique radicale souvent très anti-humanité qui souhaite plus ou moins clairement la disparition de l'espèce humaine et qui considère un peu l'être humain comme une erreur de la nature.

Peut-on être *deep* (au sens de l'approche biocentrique modérée) et chrétien ? Selon moi, oui. Mais cela exige une conversion de la pensée.

Ce qui nous piège dans ce débat, c'est la position de l'être humain en tant que locuteur. Même en adoptant une position biocentrique, l'être humain ne peut s'em-

pêcher de penser le monde dans lequel il s'inscrit. Il ne peut pas s'abstraire entièrement de l'image du monde qu'il se construit. Ni la plante ni l'animal ne se façonnent une image du monde. Immergés dans la nature, ils s'y adaptent et se transforment vraisemblablement à la manière décrite par Darwin, par essai et erreur, le plus adapté sortant victorieux dans un processus de sélection naturelle.

Chez l'être humain, le passage à la culture implique un plus haut niveau d'adaptation au milieu. Ce n'est plus le corps qui s'adapte, mais c'est la culture qui change (la vision, les mots, la pensée, la science, les outils, etc.) et qui permet la transformation. À ce niveau, l'anthropocentrisme est indépassable. L'observateur que nous sommes surplombe le monde. Mais en faire un prétexte pour affirmer et justifier une attitude prédatrice, c'est autre chose. C'est pourquoi il est nécessaire de nous reconnaître d'abord et avant tout comme des partenaires de la création, comme les parties d'un organisme qui est plus vieux que nous et qui nous déborde de partout.